

Nicole HUNZIKER

Lettres à mon fils

À Raphaël Francesco
(1950-2010)

Le Publieur

À mes trois filles Laurie, Caryl et Marion

À Raymond Reverdin, qui fut l'ami respecté de Raphaël
pendant de nombreuses années

À Pedro Goncalves, psychiatre et ami qui a aidé Raphaël
à traverser cette vie tourmentée

À Dimitra, sa fiancée éternelle



Autoportrait de Raphaël Francesco « Pan » *Pan*



Mère et fils



Depuis ta mort le 10 mars 2010, sur un sentier escarpé de Yelapa, j'écris des mots, des phrases sur des petits carnets pour garder un lien d'amour avec toi.

Prologue

Yelapa, 13 mars 2010

Raphaël, tu t'es effondré devant moi dans la forêt tropicale sur le petit chemin traversé par des racines sinueuses qui sortent de la terre desséchée, nous montions à la propriété de « Los Najanjos » située entre jungle et fleuve. Nous avions loué pour six semaines une cabane recouverte de palmes, une palapa. Il faisait nuit, chaud et humide, il était environ 19 heures, nous rentrions du Manguito, le restaurant de Luis sur l'autre rive du fleuve. Nous étions un peu tristes et encore fatigués du voyage, il n'y avait que dix jours que nous étions arrivés dans ce coin de paradis sur la côte ouest du Pacifique. Il y avait la montagne, la jungle, un fleuve, une plage de sable jaune et la mer. Tu ne pouvais pas te relever. J'ai pensé que tu avais bu quelques margaritas de trop sur la plage avant de venir me rejoindre. J'ai essayé de t'aider, en vain. Je t'ai même engueulé, pardonne-moi. Tu m'as demandé de chercher de l'aide : c'était impératif, clair et précis. Pourquoi t'ai-je obéi ? Je n'arrivais pas à comprendre, je ne pouvais plus réfléchir. Je regrette maintenant de t'avoir abandonné, de n'avoir pas passé avec toi ces derniers moments. Médecin, j'avais déjà vécu des situations d'urgence, je devais agir calmement, j'étais affolée. Pourquoi ne pas être restée ?

Nous sommes redescendus en courant avec ta sœur Marianne et quelques hommes. Tous faisaient la fête dans la grande palapa de « Los Najanjos ». Tu étais peut-être déjà mort, on ne sentait plus le pouls mais je te croyais vivant. Respiration artificielle, bouche-à-bouche, massage cardiaque, tous s'acti-

vaient, j'étais incapable d'agir : je tenais ta grande main tiède et j'essayais de sentir ton pouls que je croyais tressaillir. Le jeune médecin du village est arrivé à cheval, il nous a ordonné de te transporter le plus rapidement possible à l'hôpital de la ville voisine, Puerto Vallarta. Il a parlé d'hôpital, un espoir encore... Certainement il avait constaté ta mort, mais il savait aussi qu'un étranger ne doit pas mourir ici, c'est trop compliqué.

En quelques minutes, deux Mexicains sont arrivés avec un quad (sorte de moto à 4 roues motrices), seuls véhicules à moteur du village, on t'y a couché après t'avoir enveloppé dans une couverture. Marianne et moi, nous étions assises de chaque côté pour que tu ne tombes pas. Dans l'obscurité nous sommes descendus dans le fleuve effleurant l'eau. Nous sommes arrivés à la plage où tu te baignais encore cet après-midi.

L'eau tiède nous giclait, mais c'était mieux que de suivre le chemin caillouteux sur lequel nous aurions été très secoués. La nuit était noire, il n'y avait pas de lumières dans le village. Nous allions prendre un bateau.

À la plage, tu as été étendu sur une grande chaise longue en bois, une civière, pour te transporter sur un bateau de pêcheur. John, notre hôte, avait téléphoné à l'hôpital de la ville voisine pour qu'une ambulance nous attende au port voisin, il nous a rejoints à cheval, nous apportant passeports, argent et habits chauds. Michel, un jeune homme franco-mexicain, Jess, une belle jeune fille d'Argentine, tous deux travaillant à « Los Najanjos », la femme de John, Natalia, mexicaine, avec son bébé de 5 mois, nous y attendaient pour nous accompagner. Je ne pouvais pas pleurer.

Ta main était tiède, et par moments, j'avais l'impression que tes doigts bougeaient, je voulais te croire en vie. Soudainement, la mer autour du bateau s'est illuminée de milliers de petites

lumières scintillantes, une poussière d'or. Le ciel était sans lune, rempli d'étoiles. Jess et Michel, beaux comme des créatures divines, assis de chaque côté à la proue du bateau, regardaient loin devant eux et semblaient nous guider vers l'infini. Puis, pendant un long moment, une baleine, un animal magique, nous a accompagnés à bâbord, en montrant d'abord la courbe de son dos, puis son grand œil noir et son jet d'eau puissant. C'est toi qu'elle accompagnait pour t'aider à sortir de ce monde. Ton dernier voyage était entouré de mystères, de symboles et de merveilles. J'étais remplie d'humilité devant cette beauté. J'ai enfin pleuré.

J'appris plus tard que ces petites lumières autour du bateau étaient dues à un phénomène bioluminescent provoqué par des dinoflagellés microscopiques ressemblant au plancton, ils donnent l'alarme en s'illuminant pendant une demi-heure s'ils sont dérangés. Quant à la baleine, elle remontait vers le nord du Pacifique, suivie de son bébé mis au monde plus au sud.

Après une heure environ, nous avons débarqué toi, moi, Marianne, Natalia et son bébé sur la plage de sable au port de Boca. De là, une route conduisait à la ville. Le bateau est reparti avec Michel et Jess. Je me suis couchée à côté de toi, ta peau était encore tiède, je voulais te croire en vie, je n'avais pas compris qu'à cause de la chaleur ambiante, tu refroidissais lentement. L'ambulance est arrivée, le médecin a constaté l'absence de réflexe pupillaire et nous a déclaré ton décès, puis il est reparti nous disant avec un certain cynisme qu'une voiture de la morgue viendrait nous chercher. Seules, nous avons attendu plus de trois heures couchées sur le sable, dans le silence de la nuit étoilée. Nous étions bien, j'aurais désiré que ce moment soit éternel avant la séparation définitive. J'ai caressé tes joues, ta peau était lisse, même les cicatrices d'acné avaient disparu, ton visage était beau, j'ai fermé tes yeux. J'ai encore pleuré.

LETTRES À MON FILS

Le fourgon de la morgue est arrivé trop tôt pour moi, des hommes t'ont mis sur un brancard et glissé à l'arrière de la voiture, nous sommes montées à l'avant. Nous allions au centre funéraire le Celis Funeraria, Capillas Delatorias del Carmen.

Attente sur le trottoir désert alors qu'on t'emmenait à l'intérieur du bâtiment.

Séparation.

Je pleure, je ne sais pas si c'est pour toi ou pour moi, ou pour mon incapacité à déjouer le destin, ou pour tout à la fois.

Une demi-heure plus tard, un homme nous rapporte ta montre au cadran de bois que je t'avais offerte pour ton anniversaire, la bague avec le rubis que tu t'étais achetée l'année passée et la petite bande élastique rouge que j'avais mise autour de ton bras sur une éraflure faite en tombant de l'échelle vermoulue montant à ta chambre le soir trois jours avant ta mort. Il m'a demandé si je voulais une autopsie, j'ai dit non. C'était le milieu de la nuit, il nous a conseillé de trouver un hôtel pour essayer de dormir un peu et de revenir le lendemain vers 10 heures. À l'hôtel Rosita, un des plus anciens établissements de la ville, il ne restait qu'une chambre à un grand lit que j'ai partagé avec Marianne et un lit contre la paroi pour Natalia et son bébé. Il tète, dort et ne pleure pas. Moi, je pleure doucement.

Le lendemain à 10 heures, au Celis Funeraria, il fallait signer des papiers. Avant d'entreprendre ce voyage, tu avais demandé à être incinéré, tu l'avais dit en riant. Comment pouvais-tu savoir ?

Nous avons téléphoné à l'ambassade de Suisse à Mexico City pour connaître les formalités à remplir. C'était un monsieur très gentil qui a répondu et conseillé de cacher l'urne au milieu des habits dans ma valise : il pensait que je revenais directe-

LETTRES À MON FILS

ment par avion à Genève, solution de retour que j'avais écartée. J'allais suivre ton projet, un retour lent par bateau. J'avais besoin de temps, seule avec ton souvenir et mon chagrin.

En bateau, avec toutes les escales et frontières, transporter tes cendres paraissait risqué. Après entente avec ton curateur et ton assurance, il a été décidé que quelqu'un viendrait à l'hôtel ramasser l'urne et ta valise rouge contenant tes tableaux et ton matériel de peinture pour les rapatrier à Genève. C'était un retour officiel.

Quant à moi, il était indispensable que je retourne d'abord à « Los Najanjos » pour faire de l'ordre avant d'entreprendre la croisière prévue. J'embarquerai à Santa Catalina, une île au large de Saint-Domingue, pour rentrer à la maison que nous partagions depuis quelques années.

J'ai donné ton bel anorak rouge et ton pull en cachemire gris tout neuf à Jack, le mari de Marianne, le reste des habits à Éveilla, la femme de ménage, et tes cigarettes au jardinier. Ce matin, un oiseau du paradis est venu, volant de la jungle à mon lit. C'est un signe que tu m'envoies, pour me consoler. Mon petit-fils est très affectueux, il m'embrasse et vient se frotter contre moi comme un chat ! Cet après-midi, un grand papillon aux couleurs magnifiques est venu se poser sur ma table, encore un signe. Les messages flottent autour de moi.

Je vais quitter « notre petit paradis » et sa plage de sable jaune aux grains formés de roche granitique, de débris de coquillage, et de verre. Les grains sont assez gros pour ne pas coller à la peau. Les contours de la plage se modifient chaque année suivant les caprices du fleuve qui descend des montagnes couvertes de végétation tropicale. Sur une falaise où le soleil disparaît en fin d'après-midi, un village avec une église, une école et quelques épiceries. Sur la plage, des petits restaurants sont alignés, ouverts de midi à 16 heures pour les touristes qui

LETTRES À MON FILS

arrivent en bateau et repartent en fin d'après-midi. Au bout de la plage au nord-est, on voit des grands rochers giclés par les vagues sur lesquels se pose souvent un pélican, un petit hôtel se cache derrière les palmiers et les bougainvilliers, il est composé de palapas, petites maisons en pierre au toit en branches de palmier. Quand les palmes deviennent sèches, elles laissent passer des gouttes de pluie ; il doit être remplacé après une dizaine d'années. Il y a quarante ans, un architecte français avait rêvé.

Nous sommes au tropique du Cancer, une baie au sud de Puerto Vallarta. Pas de route, un seul accès : la mer.